

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE OUTRE-MER

ARCHIVES SH-69

CENTRE DE CAYENNE

Sortie Interdite

MF
F

LES POPULATIONS AMERINDIENNES
DE GUYANE FRANCAISE

par

Françoise GREMAND
Attachée de recherche C.N.R.S.

et

Pierre GREMAND
Chargé de recherche O.R.S.T.O.M.

JANVIER 1978

Fonds Documentaire ORSTOM



010010217

Fonds Documentaire ORSTOM
Cote: B*10217 Ex: 1

LES POPULATIONS AMÉRINDIENNES
DE GUYANE FRANÇAISE

PAR : Françoise GRENAND, attachée de recherche, C.N.R.S.

Pierre GRENAND, chargé de recherche, O.R.S.T.O.M.

La Guyane française est encore habitée par six tribus amérindiennes distinctes totalisant 2.300 personnes. Malgré leur petit nombre, la plupart d'entre elles continuent à vivre en marge de la communauté créole et à maintenir leur spécificité ethnique. Hormis quelques métissages, les amérindiens sont restés anthropologiquement purs. Ils sont petits (1,55 m pour les hommes ; 1,48 pour les femmes) trapus et robustes. Leur teint oscille du jaune olivâtre au cuivré. Leurs yeux sont bridés, leurs pommettes hautes, leurs cheveux noirs de jais. Les six tribus appartiennent à trois grandes familles linguistiques sud-américaines :

- Famille Karib représentée par les Galibi et les Wayana
- Famille Tupi " " Wayapi et les Emerillon
- Famille Arawak " " Arawak proprement dits et les Palikour

Au regard de leur culture et de leur évolution historique, cette division ne joue qu'un rôle mineur. Mieux vaut distinguer entre populations côtières et populations de l'intérieur du pays, encore que cette division devait être moins nette quand le territoire guyanais était peuplé de façon continue par les Amérindiens.

En effet, au début du XVII^{ème} siècle, la population indigène, estimée à plus de 25.000 personnes, était composée de 17 tribus différentes.

En dépit de quelques accrochages (expédition de Poncet de Brétigny, 1643), les contacts entre Français et Amérindiens furent pacifiques et le demeurèrent jusqu'à nos jours.

Au XVIII^{ème} siècle, les Jésuites, ne parvenant pas à contrôler les Amérindiens décidèrent d'en fixer le plus possible (soit plus de la moitié) sur des Missions (Kourou, 1713 ; Sinnamary, 1740 ; St Paul et Ste Foy sur l'Oyapock, 1733 et 1740). Il semble bien que ces concentrations favorisèrent la diffusion de maladies importées (pneumopathies, variole, rougeole), lesquelles, se surimposant aux endémies

traditionnelles (paludisme et parasitoses) furent la cause principale de l'extinction rapide de la plupart des tribus.

A la fin du XVIII^{ème} siècle et au début du XIX^{ème} siècle, presque toutes les populations amérindiennes étaient pratiquement éteintes et les survivantes, Galibi et Palikur, réduites à peu de choses. Mais on^{en} découvrit de nouvelles dans le Sud du pays : les Emerillons en 1760 ; les Wayana en 1766 ; les Wayápi en 1819. Ces trois peuples échappèrent à l'extinction pour deux raisons majeures : d'une part, à la suite des premiers contacts et des épidémies meurtrières qui s'en suivirent, elles se retirèrent dans des zones peu accessibles ; d'autre part, l'Administration française s'intéressa peu au Sud du pays, sauf aux terrains aurifères, par chance, vides d'Indiens ; seuls, quelques hardis voyageurs s'aventurèrent au Sud, tels Jules CREVAUX (1875) et Henri COUDREAU (1887 - 91).

Les Amérindiens que nous étudierons ci-dessous sont tous actuellement des représentants de la civilisation forestière amazonienne. Ces peuples semi-sédentaires réalisent un équilibre entre l'agriculture sur brûlis d'un côté, la chasse, la pêche et la cueillette de l'autre, le système socio-économique étant basé sur l'égalité et l'échange.

Il semble que par le passé, il ait existé en Guyane des formes de sociétés plus marginales, tels que les Mayé et les Caranariou, chasseurs pêcheurs cueilleurs, qui vivaient en symbiose avec les Palikur agriculteurs.

LES POPULATIONS COTIERES

Elles représentent une variante de la civilisation Guyano-amazonienne : leur activité principale est la pêche en mer et en estuaire dont le développement semble lié à l'avance de la colonisation au cours des siècles passés qui les coupa peu à peu de leur arrière pays.

Les Galibi

Les Galibi de leur vrai nom Kalina sont aujourd'hui plus d'un millier en Guyane française. Ils sont en augmentation démographique constante puisqu'ils n'étaient plus que 600 en 1958. Ils sont divisés en deux groupes :

- L'un installé dans les savanes coupées de forêt galerie entre Organabo et Iracoubo regroupant un gros village (Yanou, plus de 100 personnes) et plusieurs petites communautés. Ils sont les descendants des indiens installés sur les missions Jésuites du XVIII^{ème} siècle.

- L'autre, plus important, est formé de quatre villages principaux : Awara et les Hattes sur les cordons littoraux de l'estuaire de la Mana ; le Paddock et Terre rouge sur les terrasses alluviales au fond de l'estuaire du Maroni. Ce groupe est directement rattaché aux Galibi du Surinam estimés à 1.800 individus tribalisés.

Les Galibi se distinguent à l'intérieur de chaque groupe entre indiens pur sang, tërewuyu et mulato, issus de métissages très anciens avec la race noire. Les premiers sont les plus nombreux en Guyane française. Les villages des Galibi sont spacieux ; l'habitat traditionnel y est représenté, à côté de cases couvertes de tôles ondulées, par des constructions traditionnelles rectangulaires (auto) à toit à double pan couvert de palmes nattées d'Euterpe oleracea descendant pratiquement jusqu'au sol ; deux auvents triangulaires ferment les extrémités. Parfois un plancher bas isole du sable les habitants. Ils dorment dans des hamacs de coton en filet confectionnés par les femmes.

L'organisation sociale et familiale des Galibi a subi de profonds changements au cours des derniers siècles. Actuellement, les communautés sont formées d'une ou plusieurs unités patriarcales, l'aïeul rassemblant autour de lui ses gendres qui sont ses obligés (piito). Cette uxori-localité s'accompagne d'une forte attitude d'évitement entre gendre et belle-famille. Anciennement, le mariage recommandé était celui entre cousins croisés appelé takano, "époux", "épouse", les cousins parallèles étant appelés "frères" ou "soeurs". Aujourd'hui, ce type de mariage est en décadence, sans doute sous l'influence du christianisme, seule l'union avec les cousins croisés classificatoires étant tolérée. Celle-ci est elle-même devenue rare, laissant place au libre choix.

Les Galibi accordent une grande place à l'agriculture sur brûlis. Ils recherchent de préférence les îlots de forêt primaire dominant les marécages, mais en raison du manque de terres cultivables, ils sont souvent contraints d'ouvrir leurs abattis sur les sols sableux et peu productifs des cordons littoraux. La surface cultivée par famille oscille entre 0,3 et 0,8 hectare, la culture principale étant le manioc amer à partir duquel ils élaborent le couac (farine grillée et séchée) qui sera vendu sur les marchés de St Laurent et Iracoubo.

La pêche représente l'essentiel des activités masculines. Elle se pratique surtout en mer sur de bons canots (Kuriala), ouverts au feu, munis de bordages et d'une étrave à l'avant. La voile n'a pas encore été complètement remplacée par le moteur hors-bord. Les techniques de pêche actuellement utilisées sont les lignes de fond à hameçons multiples (palangres) ou les filets droits. Le surplus des poissons capturés, en majorité des Siluridés, est vendu soit frais, soit fumé ou salé, aux bourgs voisins. La pêche en eau douce se pratique surtout en barrant l'embouchure d'un ruisseau à marée haute, à l'aide d'un rideau de roseaux (pali) ; à marée descendante, le poisson prisonnier est fléché à l'arc ou pris à l'épuisette.

La chasse se pratiquant au fusil, a maintenant perdu beaucoup de son importance, sauf peut-être à Iracoubo. En revanche, la collecte des oeufs de tortues marines en particulier joue un rôle non négligeable.

En dépit de l'introduction massive d'objets et de techniques européennes, les Galibi ont conservé l'essentiel de leur civilisation matérielle : hamac, habitations, canots. Le matériel de chasse et de pêche s'est au contraire largement modifié, l'arc en palmier Bactris major, d'assez médiocre qualité étant peu utilisé actuellement. La vannerie et la poterie se sont remarquablement conservées ;

elles sont de formes très variées et leurs décorations se réfèrent au monde animal et végétal.

Les Galibi sont les Amérindiens de Guyane qui ont le plus subi l'influence des missionnaires catholiques. D'un tempérament plus pragmatique que religieux, ils ont su y répondre par un syncrétisme habile transparaisant en particulier dans leur mythologie. Le monde est peuplé selon eux d'esprits bons ou mauvais (yolokan, yulawai...) qui agissent (maladie) sur les personnes qui ont transgressé des tabous alimentaires ou ont négligé des rites liés essentiellement à la fécondité de la femme, à la chasse ou à la pêche. D'où la survivance chez eux des chamans (püvei), spécialistes qui, après une longue initiation comportant l'absorption de drogues (takini, jus de tabac vert), s'attachent un ou plusieurs esprits. Dès lors, le chaman est un guérisseur. Lors de séances nocturnes, il entre en contact avec ses esprits protecteurs enfermés dans un hochet (maraka) et entreprend une longue conversation avec eux. Avec leur aide, il extrait de la chair des malades les corps étrangers qui symbolisent leur mal (flèches des esprits). Les techniques utilisées sont des fumigations ou des massages à base de tabac.

Les fêtes et les parures ont subi une nette acculturation. Chaque année pourtant, vers Novembre, les Galibi organisent des danses traditionnelles à l'occasion des levers de deuils (omangano) ; ils consomment alors de grandes quantités de bière de manioc (payawalu, kasili...).

Les Galibi ne vivent plus en circuit fermé et subissent de plus en plus les influences extérieures : la chefferie se réduit au rôle de relai entre la population et l'administration, le travail salarié attire temporairement et parfois définitivement les hommes vers la ville ; les métissages, s'accompagnant de départs de jeunes femmes, se multiplient ; la scolarisation en ville d'adolescents crée une classe d'âge d'oisifs et d'inadaptés. Tant que l'intégrité de leur territoire sera respectée, on peut penser cependant que leur dynamisme démographique comblera les pertes.

Les Palikur

Les Palikur se nomment eux-mêmes Palikurene. Ils sont au nombre de 250 en Guyane française et 250 à 300 au Brésil. Cette tribu est actuellement en plein essor, plus de 50% de la population ayant moins de 15 ans.

Le centre historique de la tribu est le rio Urucaua au Brésil, mais au début du siècle, les Palikur s'installent nombreux en Guyane française, au bas Oyapock où ils sont aujourd'hui répartis en six communautés, les deux principales étant la Savane près de St Georges et Trois Palétuviers dans l'estuaire de l'Oyapock. Les villages comptent en moyenne 30 habitants et les habitations ne sont pas rares. Leurs maisons sont de plan rectangulaire, couvertes d'une palme à double pente en palme de Manicaria saccifera avec deux auvents aux extrémités. Sur le plancher placé à 50 cm du sol qui les isole de l'humidité, les Palikur déroulent chaque soir les nattes de jonc /siparaça/ qui leur servent de couchage. On n'observe aucune coupure entre les ressortissants français et brésiliens de cette tribu qui souvent ont des habitations dans les deux pays.

Le mot Palikur recouvre en Guyane française une grande proportion d'Indiens Palikur mais aussi quelques dizaines d'Indiens acculturés parlant aujourd'hui créole et venus des Rios Uaçá et Curipi.

Les Palikur proprement dits sont formés de sept clans exogamiques à descendance patrilinéaire. Ces clans portent des noms d'animaux, de plantes ou de phénomènes naturels ; ainsi, nous trouvons :

/parayunê/ "les hommes de la mer"

/kawakukyenê/ "le clan de l'ananas"

/sawuyenê/ "le clan de la loutre".

Les clans jadis plus nombreux (5 sont en effet éteints), avaient chacun leur territoire et leurs villages, certainement divisés en moitié. Les réajustements dus à la baisse démographique obligèrent les Palikur à conclure désormais des mariages exogames de clan à clan.

La résidence n'est cependant pas obligatoirement patrilinéaire, les jeunes ménages devant s'établir un certain temps dans la famille de l'épouse. La polygamie semble avoir été de tous temps la règle ; le sororat et le lévirat

des possibilités préférentielles de remariage.

Les relations sociales sont marquées par une prépondérance de l'épouse sur le mari (c'est elle qui garde l'argent du ménage), par des relations d'évitement entre belle-mère et gendre d'une part, beau-père et bru d'autre part ; enfin, depuis l'introduction de la religion catholique, le système du compérage qui unit les parents d'un enfant avec ses parrain et marraine, crée de nouvelles relations de solidarité entre familles de clans différents.

La majeure partie du territoire des Palikur est composée de terres basses et marécageuses. Leur économie est donc tournée fondamentalement vers la pêche d'estuaire qu'ils pratiquent en canot ; ils utilisent l'arc et les flèches à pointe en fer pour les poissons de marais, les harpons pour capturer le lamentin devenu rarissime et les lignes de fond pour pêcher en eau profonde divers gros siluridés. L'agriculture sur brûlis occupe cependant une place importante et ils choisissent à cette fin les terrasses couvertes de forêt. Une grande place est accordée au manioc amer dont ils commercialisent les sous-produits : tapioca et couac.

La chasse et la cueillette sont aujourd'hui devenues des activités annexes.

Officiellement, les Palikur sont aujourd'hui christianisés (catholiques et adventistes) mais le chamanisme, loin d'avoir disparu, joue au contraire un rôle très important dans la vie de la tribu. Les fêtes chrétiennes sont le prétexte de danses traditionnelles au cours desquelles les hommes passent sur leurs chemises et leurs pantalons des ornements en perles et coiffent l'immense couronne de plumes /iyuli/.

En dépit d'influences extérieures destructurantes, les Palikurs semblent conserver une solide cohésion tribale et l'essentiel de leur civilisation matérielle qui transparait dans la qualité de leur artisanat.

Les Arawak

Il existe actuellement environ 200 Arawak récemment arrivés en Guyane française. Leurs ancêtres y avaient vécu au XVII^{ème} siècle dans la région de l'Approuague avant d'émigrer vers le Surinam où ils sont près de 2.000.

Ils sont divisés en deux communautés : l'une sur la route de Stoupan dans l'île de Cayenne. L'autre à Crique Balatée à proximité de Saint-Laurent du Maroni. Leur habitat est un compromis entre les cases indiennes traditionnelles et les habitations créoles fermées par des cloisons à clairevoie.

L'organisation familiale demeure solide. Les Arawak sont divisés en quatre clans matrilineaires dont chacun se rattache par des liens mythiques à un animal ou à un végétal. Ces clans sont exogamiques, le jeune ménage peut s'établir où il veut avec cependant une préférence pour rester près de la famille de l'épouse.

S'ils pratiquent encore l'agriculture sur brûlis, leur économie est de plus en plus tournée vers les travaux salariés. La plupart d'entre eux sont très déculturés et perdent actuellement l'usage de leur langue.

Les Arawak sont particulièrement menacés en tant que tribu par les métissages de plus en plus nombreux avec des Créoles ou des Français métropolitains et, dans l'île de Cayenne, par le fait qu'on leur conteste sans cesse les terres qu'ils cultivent.

LES POPULATIONS DE L'INTERIEUR

Entièrement liés à la forêt équatoriale sempervirente, les peuples de l'intérieur sont des représentants typiques de la civilisation Guyano-amazonienne. Ils sont installés le long des cours d'eau entrecoupés de rapides. Les trois groupes étudiés ci-dessous les parcourent avec des canots monoxyles longs et effilés, ouverts au feu, mus soit à la pagaie, soit, aujourd'hui, au moteur hors-bord.

Les Wayäpi (Oyampi)

Les Wayäpi (Oyampi, Aiapi) sont aujourd'hui 300 personnes en Guyane française et probablement guère plus d'une centaine au Brésil (Wayäpi puku du haut Araguari). Ceux de Guyane française se divisent en un groupe du moyen Oyapock (Camopi, Masikiri) comptant 120 personnes et un groupe du Haut-Oyapock dans la région de Trois Sauts avec trois villages totalisant 180 personnes. Les Wayäpi de Guyane française absorbent actuellement un groupe installé il y a six ans encore sur le Kouc au Brésil. Après avoir été longtemps en déclin (de 6.000 en 1815, ils étaient tombés à 200 en 1947), les Wayäpi abordent actuellement une nette remontée démographique, due aux effets récents de l'assistance sanitaire. La tribu est issue de la fusion de huit groupes descendants d'un ancêtre totémique végétal ou animal, auxquels se sont joints, à différentes périodes, des résidus d'autres tribus (Kaikušian, W.S...) et des Wayana du Yari.

L'habitat semble témoigner de leur localisation ancienne dans la zone de la "Varzea" amazonienne. Les cases sont de plan rectangulaire, posées sur des pilotis atteignant parfois 2 m de haut ; le toit couvert de feuilles de Geonoma baculifera est à deux pans (okapis s) ou mieux en voûte (oka owanni) ; le plancher est en lattes de palmier Euterpe oleracea. Les deux extrémités sont fermées par des auvents triangulaires. On accède à l'étage par un tronc encoché.

Les villages Wayäpi sont d'importance variable (20 à 100 personnes). La chefferie affaiblie, conserve un caractère de paternalisme moralisateur. La filiation en vigueur est de type indifférencié s'accompagnant d'un mariage préférentiel entre cousins croisés et cousins croisés classificatoires nommés ε mé ou ε l l k wa,

"époux, épouse" ; l'union entre cousins parallèles considérée comme incestueuse est prohibée. Sur cette base, les Wayápi, en particulier ceux du Haut Oyapock tendent à renforcer une endogamie villageoise illustrée par une vie famille étroite et une attention toute particulière accordée aux enfants.

Les Wayápi vivant dans un biotope où n'interviennent pas ou peu les agents extérieurs, réalisent un équilibre relatif entre l'agriculture sur brûlis d'un côté, la chasse, la pêche et cueillette de l'autre. L'agriculture très semblable à celle pratiquée par les autres tribus est surtout typée par la très grande quantité d'espèces et de variétés cultivées et s'accompagne d'importantes prestations collectives (psi-13).

Les principales espèces cultivées sont le manioc amer, le maïs, les bananiers et l'igname violet (Dioscorea trilobata). La chasse garde une place essentielle dans l'équilibre diététique et les hommes la considère comme l'activité noble par excellence. Elle se pratique soit à l'arc à section convexo-plane en bois de Brosimum (paila), soit au fusil. Certains gibiers sont protégés par des interdits permanents ou provisoires, surtout lors de la naissance d'un enfant. La pêche en canot se pratique à l'arc et à la flèche harpon, à la ligne et, collectivement, avec des lianes ichtyotoxiques (Lonchocarpus chrysophyllus, etc...). La cueillette enfin reste essentielle : les Wayápi ramassent communément plus d'une centaine d'espèces de fruits sauvages, ainsi que les larves de palmiers (Rhynchophorus palmarum), les oeufs de tortues d'eau douce et d'iguanes et le miel sauvage.

Leur civilisation matérielle s'est peu altérée en dépit de l'introduction récente d'objets européens. L'outillage féminin en particulier, lié à la transformation du manioc amer (vanneries, pots, canots à bière de manioc) est resté intact. Ce conservatisme technologique indique un attachement certain au mode traditionnel de subsistance.

Les croyances des Wayápi, identiques sur le fond à celle des autres Amérindiens se sont bien conservées et le christianisme n'a pas actuellement d'influence sur eux. Leur mythologie très riche permet de les rattacher plus aux Tupi amazoniens qu'aux tribus guyanaises. Les rites relatifs à la puberté sont familiaux : application de fourmis chez les garçons et les filles ; coupe des cheveux et réclusion chez les filles seulement. Les morts sont enterrés dans un cimetière, dont rien ne signale l'emplacement ; ils sont allongés, la tête au levant, dans

leur hamac et accompagnés de quelques objets familiers. On les couvre d'un morceau de coque de canot. Ils accomplissent ainsi le voyage qui les conduit au ciel. Leur ombre (téang) demeure sur terre et tourmente les vivants.

Les Wayâpi ont gardé leurs parures traditionnelles : paghes rouges (kal-mi, kamisa), peintures corporelles rouges au roucou (Bixa orellana) dessins bleu-noir au génipa (Genipa americana) et couronnes de duvets de toucans (akâta). Les fêtes et les danses ont perdu en revanche leur importance tant en variété qu'en fréquence. Ils se réunissent plus souvent pour boire de grandes quantités de bière de manioc (kasili et palakasi) que pour danser. Les danses sont accompagnées de chants (wâla, pilau) entrecoupées d'airs de flûtes (y-mi'a) et de trompes (tul) ; elles puisent leurs thèmes dans l'observation de la nature.

Restés très isolés jusqu'à nos jours, les Wayâpi subissent pourtant de plus en plus des influences externes diverses, d'autant plus pernicieuses qu'ils ignorent tout du monde occidental. Cette ignorance jointe à un caractère contemplatif, fait d'eux, le groupe amérindien le plus fragile de Guyane.

Les Wayana

Les Wayana (Oyana, Oayana) vivent actuellement sur le Haut Maroni tant sur la rive française que surinamienne au nombre de 400. Deux autres groupes existent, l'un sur le Tapanahoni au Surinam, l'autre sur le Paru de Leste au Brésil, rassemblant 300 personnes. De groupe puissant estimé à 5.000 au XVIII^{ème} siècle, ils étaient tombés à 550 personnes vers 1950. Assistés sanitairelement, ils amorcent depuis cette époque une remontée démographique régulière. Les communautés qui possèdent chacune un chef (tamusi) sont de faible importance (30 à 50 personnes). De plus, chaque groupe géographique reconnaît l'autorité d'un grand chef. L'habitat particulièrement élégant se compose de cases familiales de plan sub-elliptique, sans étage (otopan) et de vastes cases collectives circulaires à toit en dôme (tukušipan).

Leur organisation familiale est du même type que celle des Wayâpi, mais des tendances nouvelles se sont développées depuis trois décades en particulier les mariages exogamiques liés à l'uxorilocalité. Le divorce est très fréquent et entraîne une modification incessante de la composition des villages.

L'économie et les techniques s'y rattachant sont aussi très similaires à celles des Wayapi, mais la pêche joue un rôle plus important. Le fusil et le moteur hors-bord dont l'introduction date d'une vingtaine d'années semblent avoir été harmonieusement intégrés.

Les Wayana ont remarquablement conservé leurs croyances, et leurs cérémonies sont le véritable ciment de la tribu. La mythologie y joue un grand rôle enseignant tour à tour l'histoire, l'origine de la culture et les sciences naturelles aux jeunes Wayana. Elle reste au contraire confuse sur Dieu (Kuyuki) et la création du monde. Les Wayana pensent que l'homme est animé par un principe spirituel, l'akwali dont une partie l'akwalinpé reste sur terre après la mort et nuit aux vivants. Il en va de même pour les animaux et les végétaux d'où nombre d'interfêts et de prescriptions.

La grande cérémonie des Wayana est le marake qui mobilise toute la population d'une rivière. C'est une suite de rites visant à l'initiation des adolescents et même des adultes. Elle inclut des rites de puberté et une initiation plus large à laquelle on peut participer jusqu'à huit fois dans une vie. Les postulants sont coiffés d'un somptueux chapeau de plumes (holok) de plus d'un mètre de haut, surmonté d'un cimier de queues de ara rouge. Le point culminant de la cérémonie est marqué par l'envenimation par des guêpes ou des fourmis. Subir le marake est un titre d'honneur et un Wayana qui ne s'y est pas soumis ne peut être considéré comme un adulte accompli. La fête s'étale sur trois mois et les participants se divisent en deux fractions : les invitants et les répondants. Elle n'a pas de date fixe et s'organise dès que quelques garçons atteignent 11 ou 12 ans. Elle est accompagnée d'une grande consommation de bière de manioc (kasili, akula).

En dépit de la décadence de leur organisation familiale, les Wayana restent attachés aux principes de leur vie spirituelle. Ils y puisent sans nul doute le dynamisme indispensable à l'élaboration d'un compromis entre les exigences de leur monde et les apports du nôtre ; ils semblent être ceux, parmi les amérindiens de Guyane qui le réalisent le mieux.

Les Emerillon

Les Emerillon (Mɛlɛyõ, Tɛkɔ) sont une centaine se divisant actuellement en deux groupes, l'un de 25 personnes établies sur le Tampoc, affluent du Maroni, l'autre de 75 personnes installées au confluent du Camopi et de l'Oyapock. Ces deux groupes communiquent ensemble. Après avoir été au bord de l'extinction (48 personnes en 1950), ils amorcent une nette remontée démographique. Elle est due à la fois à l'assistance sanitaire et à une habile politique de mariages avec les Wayâpi et les Wayana s'appuyant sur une résidence uxori-locale.

D'après quelques renseignements d'archives, les Emerillon semblent avoir acquis récemment l'agriculture (XVIII^{ème} siècle), leur subsistance étant axée précédemment sur la chasse et la cueillette liée au nomadisme. Ils ont subi de la fin du siècle dernier jusque vers 1950 une profonde déculturation due au contact avec les chercheurs d'or. Leur vie actuelle semble être le produit de ces deux situations : habitat dispersé, déplacements fréquents, mais aussi ivrognerie, paresse et créolisation du moins superficielle. Enfin, l'influence conjuguée des Wayana et des Wayâpi se fait sentir sur eux : hamac Wayâpi, tangles Wayana, danses Wayana etc... En dépit de ces tendances dislocantes déjà anciennes, les Emerillon ont survécu et maintiennent leurs distances avec leurs voisins, particulièrement sur le plan linguistique.